

Les Petits Marseillais réfugiés en 1943-44

Nouvelle autobiographique

Gérard SIMONET

Regard sur 1943

Il s'en est fallu de peu que ma vie s'interrompe à l'aube de mes six ans.



J'étais un enfant malingre qui n'aimait pas manger. Ma mère en était contrariée car, d'origine modeste, son premier devoir lui paraissait d'assurer en abondance la nourriture de sa progéniture. Elle avait immigré en France en 1929, âgée de quatorze ans, pour rejoindre avec sa mère et ses sœurs un père expatrié, artificier dans les mines d'Alès (Gard). Séparée de lui depuis sa tendre enfance, elle ne supportait plus de vivre en Andalousie, dans un village d'altitude sur les flancs de la Sierra Nevada, loin d'un père qu'elle ne voyait qu'une fois tous les trois ans.

Elle n'avait aucune notion de diététique. Il est vrai que le sujet était totalement hors de propos en cette période du début des années 40, où la préoccupation principale des français était de se nourrir. Elle essayait, en dépit des difficultés d'approvisionnement, de nous servir ce qu'elle trouvait de meilleur. Sa cuisine était riche en graisses et relevée. Elle me convenait très mal. Je souffrais régulièrement de maux de ventre qui ne faisaient que renforcer mon aversion pour la nourriture.

Aussi, mes parents n'ont-ils pas prêté une attention suffisante quand je me suis plaint une fois de plus de mon ventre à la veille de notre départ en vacances début août pour Sainte-Tulle, un village des Basses Alpes. Une fois là-bas, mes douleurs se sont faites plus vives. Elles irradiaient dans ma jambe droite que je fus incapable de détendre et que je gardai replié sur mon ventre. Mon père pensait à une comédie. Il n'en était naturellement rien et ma mère prit ma défense. A la fin, n'écoulant que son instinct, elle me chargea dans ses bras et prit la direction de Marseille. Elle me sauva la vie une première fois.

Le Dr NAUDON, qui m'ausculta m'envoya sur le champ en clinique où je fus opéré dans la nuit d'une appendicite-péritonite au stade ultime. Le soir, on dit à mes parents que le pronostic vital était engagé et mes parents expliquèrent à mon frère que j'allais sans doute mourir. Malgré ses quatre ans et demi, il comprit bien ce qui se passait, il pleura et il s'en souvient encore.

Les médecins avaient déclaré : « seul un miracle ou son jeune âge peuvent le sauver ». Je ne sais si c'est à l'un ou l'autre que je dus ma survie, mais c'est au chirurgien que va ma gratitude. Les sulfamides utilisés comme antibiotique prirent le relais de son intervention en prévenant l'infection. C'est donc plus probablement la science qui me sauva la vie une deuxième fois.

Un beau jour de septembre enfin, 47 jours après mon admission, je sors sans regret de la clinique. Mon ventre porte un bandage que je devrai garder toujours car l'intervention m'a laissé une *éventration* qui se présente comme une hernie abdominale. Il était convenu que je repasse un jour, quand je serais plus grand, sur la table d'opération. Jusque là, je devrais vivre avec.

J'étais dans une certaine mesure handicapé. Je devais éviter les jeux violents et chaque jour mon bandage gênant devait être refait. Il me tenait lieu de péritoine puisque l'original était déchiré. L'opération à venir, assez bénigne, aurait pour but de recoudre cette peau qui enveloppe nos intestins et les soutient.

Je repris l'école pourtant. C'était justement la rentrée. Mes parents m'avaient inscrit à l'école libre de Saint-Mauront. Un établissement qui dépendait de l'institution catholique Timon-David. Curieusement, j'ai peu de souvenir de cet épisode qui ne dura, il est vrai, que trois ou quatre mois.

Menace sur Marseille : les bombardements américains

Entre temps, la guerre était devenue une affaire mondiale. Depuis Pearl Harbour, en décembre 1941, les Etats-Unis étaient engagés contre la coalition germano nipponne et leur pression sur l'Europe était plus que palpable. Ils commençaient à s'intéresser aux objectifs stratégiques en France. Nous étions à la veille des bombardements meurtriers qui allaient bientôt ensanglanter Marseille.

La population s'y prépare, sensibilisée par le gouvernement de Vichy, et s'organise. On aménage des caves en abris, on met en place une sécurité civile. Au fil des semaines, l'inquiétude s'accroît, alimentée par des premières attaques qui ont visé Toulon. Une alerte, quand elle se produit, déclenche des mouvements de panique.

A l'instigation des pouvoirs publics et avec l'aide d'organisations caritatives, (j'ai lu quelque part qu'il pouvait s'agir du « Secours National » mais aussi de la "Croix Rouge") une politique de déplacement des plus jeunes vers les campagnes se met en place. Mes parents y souscrivent et c'est ainsi que début février 1944 ma mère nous habille aussi chaudement que possible, prépare deux petites valises *identiques* en carton, format 40x25 centimètres environ, pour mon frère André (qu'on, appelait Dédou) et pour moi et nous confie aux bons soins de la providence.

Ce matin de février, que je situe entre le 6 et le 12, il fait froid sur Marseille. Nous sommes vêtus des habits qui avaient cours à l'époque : une culotte courte, très courte même, qui laissait les cuisses nues exposées aux gerçures, des chaussettes hautes en revanche, et en laine, des brodequins, un tricot sorti des aiguilles de notre grand-mère, une veste et un béret basque sur la tête.

Nous avons rendez-vous à "la Vierge Dorée", un endroit sous la gare Saint-Charles que les marseillais connaissent bien. Il s'y trouve à l'angle d'un carrefour à quatre voies, une colonne qui supporte, à quelques mètres de haut, une statue de la Vierge qui est effectivement dorée. Elle est toujours présente en 2010 et sa dorure est plus éclatante que jamais.



On a rendez-vous avec les organisateurs de l'exode. Des gens de bonne volonté qui nous prennent en charge et demandent aux familles de partir. L'accès à la gare ne leur était pas permis. Pas permis de donner aux enfants un dernier baiser, pas permis de se tenir près du train en agitant son mouchoir.

Dans notre cellule familiale où les effusions ne sont pas monnaie courante, une froide séparation comme celle-là n'a rien de traumatisant. On écoute tranquillement les dernières recommandations : "ne vous éloignez pas l'un de l'autre, restez bien ensemble, toi Gérard, occupe toi de ton frère". Avant de quitter le foyer familial, mon père avait mis du papier à lettres et des enveloppes dans ma valise, ainsi qu'une lettre destinée à la famille d'accueil. A six ans et demi, j'étais redevable à l'école et à mon grand-père paternel de savoir écrire. Nous étions convenus que, dans ma première lettre, pour ne pas froisser nos hôtes, je dessinerais un bateau si j'étais bien et ne ferais pas de dessin si j'étais malheureux, sans aucun commentaire.

Je revois le train dans la gare Saint-Charles. Une suite de voitures vert foncé (on disait des wagons) dont chaque compartiment occupait toute la largeur, avec une porte donnant sur le quai par un marchepied incroyablement élevé. Ces voitures d'avant-guerre n'avaient pas de couloir. La communication entre compartiments était donc impossible. Le compartiment devenait ainsi un univers confiné où les voyageurs en cohabitation pendant plusieurs heures, n'avaient pas d'autre issue que de socialiser. Il était courant, notamment, de partager les casse-croustes. Et, bien entendu, de parler.

Combien étions-nous dans notre compartiment de "IIIe classe" ? huit ou dix, vraisemblablement. De mes camarades de route, il ne me reste aucun souvenir. Je me rappelle en revanche qu'une de mes tantes que j'aimais parmi toutes, parce qu'elle était proche de mon père et s'intéressait à moi pour m'avoir tenu sur les fonts baptismaux, avait enfreint le règlement et, en retard au rendez-vous de la Vierge Dorée, s'était frayée un chemin vers le train et nous avait retrouvés. Elle put monter dans le compartiment et nous embrasser. Sa jeunesse, son élégance et son éclat restent dans ma mémoire comme un rayon de soleil au cœur de l'évènement.

Ces trains roulaient lentement. Ils s'arrêtaient souvent, dans les gares bien sûr, mais aussi en pleine campagne pour des raisons de régulation de trafic mais aussi de sécurité. Les voies, mal entretenues, n'étaient pas sûres, les ponts menacés de sabotage. La progression était chaotique. Le voyage nous mena de Marseille à Toulouse, puis de Toulouse à Aurillac. Il n'y eut dans mes souvenirs aucun changement, mais le raisonnement prenant le relais de la mémoire, il semble plus logique qu'il s'en soit produit un au moins et plus vraisemblablement deux ou trois.

C'est le soir je pense que nous arrivons à Aurillac, chef-lieu du Cantal, la ville "la plus froide de France". On nous dirige vers un centre d'accueil qui pouvait être un couvent ou un hospice. Dans mes souvenirs très altérés de cet épisode, je revois une cour et un cloître. C'est là qu'on passe la nuit. Au petit matin on nous réveille et on nous sert du lait chaud et du pain. Le froid est glacial. Il y a de la neige dans la cour. Mon jeune frère est là, transi, et il pleure. Je le rabroue quelque peu car il m'est pénible de le sentir à ma charge. Je l'interroge quand même. Il me dit que ses doigts sont gelés. Agacé, je lui demande de mettre ses mains dans les poches. "Je peux pas, ils me les ont bourrées de neige", me dit-il en désignant un groupe de garçons plus âgés qui se gaussent de sa détresse.

Nous figurons en effet parmi les plus jeunes. Quand on est enfant, être jeune est un handicap. On est l'objet de brimades de toute sorte de la part des plus vieux. Ceux-là m'avaient épargné et j'en tirais quelque fierté. Malheureusement, ils avaient repéré mon frère et tout était gâché. J'ai conservé intact le sentiment de rébellion que j'éprouvai en vivant cette scène.

Peu de temps après, nous embarquons dans un autocar qui assurait le service public entre le chef-lieu du Cantal et la campagne. J'ai appris plus tard qu'il passait par Vic sur Cère, Arpajon sur Cère, La Feuillade-en-Vésie, La Capelle-del-Fraisse, Calvinet et finissait sa course à Cassaniouze. A chaque étape de la route, une grappe d'enfants débarquait.

Nous restons jusqu'au terme du parcours et, par chance, rassemblés mon frère et moi. Ma mère lui avait dit "reste collé à ton frère". A l'évidence, il a suivi autant cette leçon que son instinct de conservation et, pour ma part, je ne l'ai pas repoussé. Le car roule dans une campagne enneigée qui a l'air d'une plaine puis au travers d'une forêt de chênes et de sapins. Aux beaux jours, c'est là que paissent les vaches de Salers, à la robe brune et aux cornes effilées.

Quand nous arrivons à Cassaniouze, à la lisière de la "Chataigneraie" c'est-à-dire au bord de ce qui n'est autre qu'un haut-plateau typique du Cantal et au début de la descente vers la vallée du Lot, il est autour de 4 à 5 heures de l'après-midi. Il fait donc encore jour. On nous débarque sur la place du village et on nous place sur les marches de l'église. Mon frère est plus que jamais contre moi. Nous exhibons nos valises, strictement identiques, en les plaçant sur le ventre comme un étendard qui affirme notre lien familial. Nos vêtements identiques sont là aussi pour en témoigner.



Cassaniouze (Cantal), la place du village

Cassaniouze (Cantal)

Alors commence une loterie digne d'un marché aux esclaves. Les paysans du village se tiennent devant nous et nous détaillent. Avec tendresse mais avec cette expression bourru qui est celle des gens de la campagne dont la vie aux champs et près des bêtes n'incite pas à la douceur.

L'accompagnateur ne nous désigne pas par un nom. Il nous montre du doigt. Nous sommes garçons et filles. La foule nous évalue et quelqu'un dit : "je le prends, je la prends". Mon tour arrive. La voix qui s'élève est nasillarde dans les aigus, une soprano souffrant de végétations. C'est une femme grande et efflanquée, vêtue de noir, chaussée de galoches, aux cheveux raides taillés droit à hauteur du menton. Je reste figé. Quelqu'un me pousse vers elle. C'est alors que mon frère surgit et se colle à moi comme on lui a dit de le faire. L'accompagnateur réalise : "mais ils sont deux !". "Je prends les deux" dit la femme.

Elle vient vers nous et nous entraîne. Notre sort à cet instant est scellé. Nous devenons des *"petits marseillais réfugiés"*.

La nuit lentement est tombée. Dans la lumière crépusculaire, nous découvrons la place centrale du village. L'église derrière nous, le monument aux morts de la grande guerre devant, un bureau de poste à gauche avec une bascule à bétail, des maisons basses sans charme, deux cafés sur la gauche, un alignement de maisons mitoyennes sur la droite avec deux ou trois commerces et un estaminet. La "dame" nous entraîne vers cet établissement où l'on voit vaguement à l'intérieur des formes humaines qui s'agitent.

C'est là que s'opère la "transaction". C'est évidemment avec le recul des années que je devine ce qui a pu se passer. Une cellule administrative s'était installée à l'intérieur avec la liste nominative des réfugiés. Notre affectation était enregistrée et il est probable que la mairie en gardait la trace. Quant aux familles d'accueil, leur geste n'était pas forcément humanitaire : elles percevaient de l'Etat une subvention mensuelle, modeste mais qui était pour certaines une véritable bouée de sauvetage.

Quand nous sortons de ce qui ressemblait à un "bouge", la nuit est définitivement tombée. La "dame" nous guide vers la sortie du village. Le bourg de Cassaniouze n'est pas très grand. Il n'est pas beau non plus comme le sont certains villages dont l'architecture est l'héritière d'un passé historique. On remarque tout au plus une bâtisse qui fait hôtel à l'enseigne très originale de "Hôtel des Voyageurs" avec sur sa gauche en descendant une tourelle qui lui donne l'air d'un petit château.



Cassaniouze, mariage dans la tradition des années 50, Raymond Aymard et Marie-Louise Bonnet, le bourg et "l'Hôtel des Voyageurs"

Marie Dureuil, du Soutoul bas

Notre hôte se présente : Marie Dureuil. Elle vit dans une ferme isolée et nous apprend que nous devons faire cinq kilomètres à pieds dans la neige pour la rejoindre. Son nom : le Soutoul. Soutoul bas, car il ya aussi un Soutoul haut juste au-dessus. La voix de Mme Dureuil est haut perchée mais elle est douce. Nous sentons tout de suite qu'elle est gentille. Quand on lui parle, elle sourit aux anges et répond "oui" toujours. On se rend compte rapidement qu'elle est sourde.

Son mari est prisonnier de guerre en Allemagne. Elle vit avec une bergère, la Denise, dont on découvrira qu'elle est simple d'esprit et muette de surcroît.

Le parcours est long. Mon frère avec ses petites jambes a du mal à suivre le rythme dans cette neige qui rend la progression difficile. La route descend légèrement pourtant. Elle part de Cassaniouze et rejoint le Lot dans sa vallée dix kilomètres plus loin et trois cents mètres en contrebas. Pour mon frère et moi, elle est devenue notre pèlerinage annuel. Tous les ans à date fixe, nous passons une semaine sur les bords du Lot et nous la montons à vélo en nous attardant sur les lieux où nos souvenirs reviennent.

Après une heure et quart de marche, Mme Dureuil annonce que nous arrivons. On devine en effet au dessus de la route la masse obscure d'une ferme au sommet d'un pré en pente. On y accède à travers un petit bois par un chemin pour char à bœufs avec ses ornières caractéristiques. Enfin, nous y sommes.

Il m'est difficile aujourd'hui de dire quelle a été mon impression en découvrant cette ferme. Si j'en juge par l'absence de traumatisme, une fois de plus, je dirais que j'y ai été insensible. Et pourtant Nous arrivions de la ville où nous vivions avec nos parents dans un immeuble certes modeste mais neuf et pourvu du confort minimum. Dans cette période de l'avant-guerre, un appartement "tout confort" était pourvu de toilettes mais pas de salles de bains, qui étaient encore l'apanage des maisons bourgeoises. On se lavait alors en cuisine dans des bassines ou des tubs. C'était rudimentaire mais suffisant. Même remarque pour le chauffage. Il était assuré par le gros poêle de cuisine et par des radiateurs électriques d'appoint. Le chauffage central était réservé aux immeubles cossus.

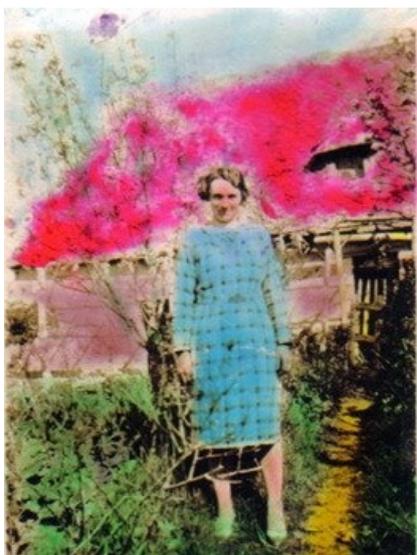
Bien entendu, les villes bénéficiaient de l'électricité et du gaz. Les campagnes d'aujourd'hui disposent de même confort que le milieu urbain. A cette époque, le fossé était immense. Les fermes n'avaient ni eau courante ni électricité. C'était encore le moyen âge. Aucune décoration naturellement. Sol en terre battue, pas de peinture sur les murs. Du noir partout, le dénuement complet. Pour comble de malheur, nous étions tombés dans la ferme la plus démunie du canton.

J'entrai donc dans cette maison qui comportait une pièce unique, la cuisine, avec sonâtre à gauche où brûlait sur des chenets un feu de bois, encadré de deux bancs, les fameux "cantous" sur lesquels on s'assoit l'hiver pour se chauffer et parler en mangeant des châtaignes. Une grosse marmite pendait à la crémaillère au bout d'une énorme chaîne. Une table rectangulaire au centre, posée sur un sol en terre, entourée de deux bancs, figurait le seul et unique mobilier avec cependant, dans le fond, un lit à une place en bois, difficilement logé sous un escalier montant vers le plafond.. On découvrait à droite une cloison qui séparait la cuisine d'une sorte de verrue aménagée en chambrette, avec des paillasses par terre. C'est là que la fermière avait prévu de nous faire dormir. Pour sa part, je compris qu'elle s'était arrangée pour partager la même couche, déjà bien étroite, avec sa bergère.

Ce soir-là, j'ai fait une crise de pleurs. Mme Dureuil, qui était bonne, s'est appliquée à me consoler. Elle avait connu la ville avant de se marier et revenir à la ferme. Elle s'était placée un temps à Paris, destination habituelle des émigrés auvergnats. Elle en avait ramené un appareil photos et quelques vues d'elle-même attestant qu'elle avait connu autre chose que la campagne. Elle a su traiter ma détresse avec les mots simples qu'il fallait. Mon frère et moi avons dormi rassurés, et à moitié

consolés. Il aurait sans doute été préférable d'arriver ici en plein jour. Nous aurions été distraits par les poules, leurs poussins, les canards, les chèvres et leurs chevreaux, les brebis, les cochons, amusés par la séance de nourriture de toutes ces bêtes avec leurs piailllements, leurs cris, la bousculade autour de l'écuelle.

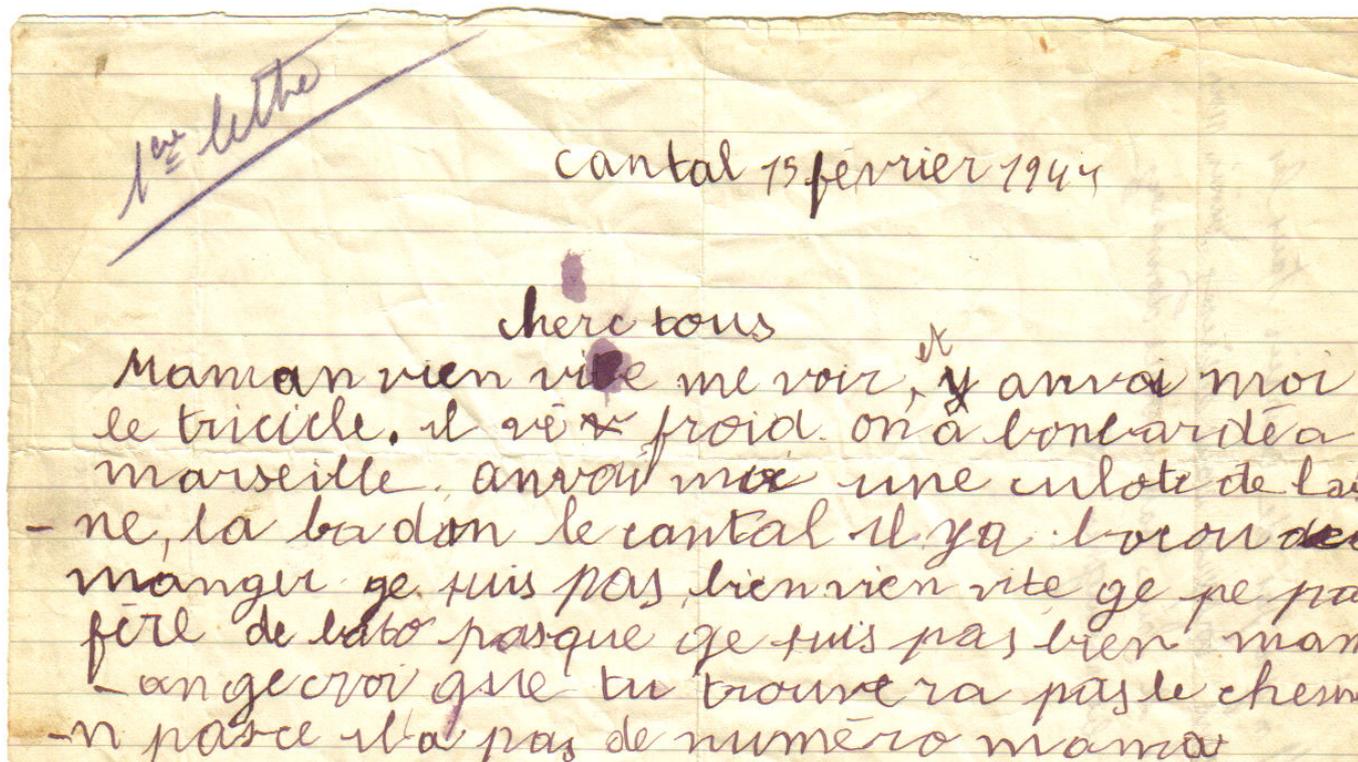
Le soir était le pire moment. Sans électricité, c'est à la lampe à pétrole qu'on s'éclairait. En sortant peu la mèche pour économiser le précieux carburant, qu'il fallait acheter au bourg. Elle dispensait autour d'elle et sur nous une lumière blafarde et tremblante. Il existait une alternative : la lampe à carbure. On la garnissait de carbure (de calcium) et on remplissait un petit réservoir qui laissait goutter l'eau sur le carbure en produisant de l'acétylène (C₂H₂). Ce gaz donne une flamme blanche qui éclaire bien mieux que le pétrole. Marie Dureuil n'opta pour ce moyen d'éclairage que plus tard.



Marie Dureuil devant sa ferme
(photo maladroitement colorisée)

Ma première lettre

Le 15 février j'envoie à mes parents ma première lettre. Combien de jours ai-je attendu pour l'écrire ? Il n'est pas pensable que j'aie tardé au-delà de deux ou trois jours. C'est pour cette raison que je situe notre départ de Marseille autour du 12 février. Avec un doute, car j'ai retrouvé une coupure de journal annonçant le départ d'un train de petits réfugiés en direction du Cantal le 6 février. Mais rien n'interdit de penser qu'il y ait eu d'autres convois les jours suivants.



Cette lettre doit être traduite car elle phonétique. Voici ce qu'elle dit :

"Cantal 15 février 1944

"Chers tous

"Maman viens me voir et envoie moi le tricycle

"Il fait froid. On a bombardé Marseille ?

"Envoie moi une culotte de laine

"Là-bas dans le Cantal, il y a beaucoup à manger

"Je suis pas bien, viens vite

"Je peux pas faire de bateau parce que je suis pas bien

"Maman, je crois que tu trouveras pas le chemin parce qu'il y a pas de numéros, Maman"

Voici quelques explications.

J'avais effectivement un tricycle à Marseille avec lequel nous jouions beaucoup.

La question sur le bombardement s'explique parce que nous avons fui Marseille pour les éviter, en sachant que nos parents et notre dernier frère, âgé de 10 mois, étaient menacés de les subir. Nous attendions ce bombardement avec un sentiment qui mêlait la terreur et l'excitation, comme ces enfants qui jouent à se faire peur.

La mention qu'au Cantal il y a beaucoup à manger se réfère aux privations dont souffraient les habitants des villes, sujet qui habitait les conversations chaque jour.

Puis vient le cri de détresse : "viens vite !" Compréhensible mais pas très cohérent avec le ton général. Mme Dureuil avait du reste pris la précaution d'accompagner cette lettre d'un courrier de sa main dans lequel elle faisait la part des choses et se voulait rassurante, sans doute à juste titre.

Et puis, une "boulette" digne d'un enfant, de la bouche de qui sort toujours la vérité sans masque : "Je fais pas de bateau parce que je suis pas bien !"

La dernière ligne est significative du cheminement de la pensée chez les petits. J'avais remarqué que les immeubles à la Ville portaient des numéros, ce qui permettait de trouver quelqu'un en ayant son adresse. Je voulais que ma mère vienne me voir mais, catastrophe, il n'y avait pas de numéros dans ce pays

Notre détresse ne fut que passagère. Le jour suivant, nous découvrons un environnement qui d'emblée nous fascine. Mme Dureuil nous amène à la bergerie où elle élève des brebis et deux ou trois chèvres. Elle a un pot dans sa main. Elle se penche vers l'une des chèvres et se met à la traire. Sa main experte fait jaillir un jet de lait qui fait chanter le récipient métallique. En quelques minutes, il se remplit d'un liquide blanc et mousseux.

De retour dans sa cuisine, elle le fait chauffer et nous le sert dans des bols en terre cuite. Elle ouvre un grand tiroir à l'un des bouts de la table et en sort ce qui reste d'une miche de pain au diamètre imposant. Avec son grand couteau, elle nous en découpe deux tranches. De son petit garde-manger, elle tire un morceau de beurre : "mangez les enfants, il faut reprendre des forces !".

Ce fut notre premier repas. Les jours suivants, nous adoptons le rythme culinaire des paysans auvergnats. Au Soutoul comme ailleurs, chaque repas commence par la "soupe au pain". Le pain qu'on mange ici est fabriqué par M. Aymard. C'est le voisin le plus proche après celui du Soutoul haut. Sa ferme est démesurément grande comparée à celle des Dureuil. Il n'est pas parti à la guerre et il a la chance d'avoir trois fils dont les deux plus âgés sont en mesure de l'aider aux travaux de la ferme et des champs. Il produit sa farine. Elle donne un pain gris et compact, qui ressemble à du pain de seigle. Il les cuit au feu de bois à raison d'une fournée toutes les trois semaines. Quand le pain est frais on le tranche facilement et il est bon, mais au bout de quelques jours, il devient dur et peu agréable à consommer.



Jean Aymard au travail dans l'étable (début des années 50).

Il y avait une vingtaine de vaches et quatre bœufs. Les bœufs servaient au labour et à tirer les chars. On les châtrait, quand ils étaient encore des veaux, en étranglant les bourses avec un cordon. Au bout de quelques semaines, les testicules étaient desséchés. C'était différent avec les cochons : M. Aymard procédait lui-même, sans anesthésie, à une ablation au bistouri. Les jeunes porcs poussaient des cris stridents.

Pour cette raison et d'autres sans doute, les paysans ont inventé la soupe au pain. C'est du bouillon sur des tranches de pain. Le bouillon mijote en permanence dans la marmite qui ne quitte pas la crémaillère. On y met tout ce que la ferme sait produire : pommes de terre, légumes du potager, des choux notamment, et quelques morceaux de viande. De la volaille ou du cochon et un morceau de lard.

La soupe est le plat de résistance. Les plus anciens font "chabrot" : un peu de vin rouge dans le fond de l'assiette avant qu'elle soit vide. Il est de tradition d'en laper le contenu avec force borborygmes et en trempant les moustaches.

On s'est adapté vaille que vaille à ce mode de vie. Au Soutoul, Mme Dureuil nous servait en outre des œufs, confectionnait des "farinettes" (sortes de pancakes salés) et je crois bien que c'était tout. Je ne me souviens pas qu'elle ait eu des salaisons. Elle avait pourtant des cochons mais elle les vendait peut-être pour disposer d'une monnaie d'échange dont elle avait besoin pour les achats de produits du commerce.

L'école de Saint-Projet

Peu de temps après notre arrivée, elle nous prend par la main pour nous présenter aux voisins. Ceux du dessous avaient plus d'importance en terme d'échanges. Je l'ai dit, c'est de là que venait le pain. La ferme, qui s'appelle Plescamp (*plein champ en patois*) est une grande bâtisse des années 30. Elle dispose d'un rez-de-chaussée avec entrée, office, cuisine avec une cheminée immense, un atelier et une salle à manger comme à la ville avec table d'apparat, chaises et buffet. Un détail cependant : elle ne sert jamais, ou plutôt, si, une fois par an pour célébrer un événement familial ou traditionnel. A l'étage, on trouve un nombre impressionnant de chambres : six au moins. Pas de salle de bains en revanche et pas de toilettes.

Je suis tombé par hasard sur un livre publié en 2006 sous la signature de Jean Anglade. Son titre "La soupe à la fourchette". Il raconte l'histoire d'une petite marseillaise réfugiée comme nous dans le Cantal à la même période. A Murat, qui n'est pas tout à fait dans le même secteur, à la marge du Cantal, près du Puy de Dôme. C'est un roman avec une idylle, un amour d'enfants. L'auteur a un talent de narrateur que je lui envie et il connaît manifestement les gens des hauts-plateaux du Cantal, leurs mœurs, leur langage et leur mentalité. Le texte est truffé de références à des expressions locales ou à des mots empruntés au patois. Pour autant, je ne me retrouve pas vraiment dans cette histoire.

Il y justement cet épisode des "toilettes" qui sonne vrai car il a tout pour être véridique. La petite héroïne à son arrivée demande "les toilettes" et il s'en suit un épisode cocasse et un brin scabreux. Pour notre part, nous n'étions pas une fille il est vrai, mais je n'ai pas le moindre souvenir que ce sujet ait pu constituer une problématique digne d'être relatée dans un roman. Spontanément, quand le besoin s'en est fait sentir, nous nous sommes dirigés vers la nature et nous avons géré la situation avec elle.

Ce roman fourmille de détails qui trahissent ou exagèrent la réalité. On lit par exemple : "fais lui un poutou" (fais lui une bise). Cette expression surprend. Les paysans n'embrassaient pas sauf les femmes et les enfants à l'instant d'une rencontre où ils *se bisoutaient* effectivement *trois fois* (*certaines disent : « au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit »*).

A Plescamp, chez les Aymard, il y a un garçon de deux ou trois ans plus âgé que moi. Il s'appelle Roger. Il devient tout de suite notre ami. Espiègle, drôle et ingénieux à la fois il est notre compagnon de jeux et contribue à nous faire aimer le pays. C'est avec lui, par exemple, que nous découvrons le journal de "Spirou" car ses parents l'y avaient abonné, et mille choses comme les sauts dans la grange, les promenades du haut en bas de la montagne en poussant avec un bâton une roue de vélo sans pneu, la pêche dans le ruisseau d'Auze et la cueillette des champignons.

Notre deuxième excursion nous conduit à Saint-Projet où se trouve l'école. Il n'était pas question que nous restions non scolarisés. Saint-Projet fait partie de la commune de Cassaniouze mais ce hameau est distant du bourg de 12 kilomètres. Pour le rejoindre il faudrait par la route faire 7 kilomètres mais il existe un chemin qui monte (ou descend) de façon très raide, qui le met à 2 kilomètres soit 30 minutes à la descente et 45 minutes à la montée. Notre fermière nous présente au maître d'école et nous y inscrit. Il y a une classe unique, avec un seul instituteur, pour l'ensemble des enfants (une vingtaine) de 6 à 14 ans, âge du certificat d'études primaires. Dédou y est admis malgré son jeune âge.



Petits écoliers au cartable sur le pas de la porte de la ferme

Il n'y eut pas d'attitude de rejet de la part de nos camarades. Plutôt de la sympathie et beaucoup de gentillesse. Le maître d'école, lui, se sentait plutôt flatté d'accueillir et d'éduquer des enfants de la ville. Pour ma part, j'avais au fond de moi un sentiment de supériorité. Mon statut de citadin me persuadait que je devais savoir plus de choses que ces petits paysans. Je dus rapidement déchanter.

Le maître souvent nous interrogeait sur un thème de connaissance générale. Par exemple : "pourquoi ne faut-il pas boire avant de manger ?". Il y avait ça et là quelques réponses. Il tranchait en désignant le gagnant. Je m'étais hasardé à répondre : "l'eau refroidit les dents, si on mange chaud ensuite on risque de les casser". Il n'avait pas retenu ma réponse. Une autre avait eu ses faveurs. J'en fus humilié mais je compris ce jour-là que mes camarades n'avaient rien à m'envier et je me pris à les respecter.

Visite de nos parents

Trois semaines après notre arrivée, mon père vint nous voir. Il arriva un soir de mars 1944 à la nuit tombée. Il eut le sentiment de débarquer dans la cour des miracles et nous dit plus tard qu'il en avait pleuré. Il passa la nuit avec nous dans notre modeste réduit et ne réussit pas à dormir. Il avait le sentiment d'avoir cruellement sacrifié ses enfants.

Mais, comme il le dit lui-même quelques années plus tard, il eut une révélation au réveil en nous voyant jouer épanouis dans la basse-cour, courir derrière les poules, attraper les canards et rire aux éclats de ces jeux simples et naturels. Il découvrit aussi que certes la fermière était sourde et sa bergère simple et muette mais que c'était des personnes d'une immense gentillesse qui nous vouaient une affection qu'elles n'avaient pas eu la chance de donner à des enfants qu'elles n'avaient pas eus.

Il ne resta que deux jours et partit rassuré vers Marseille où la menace de bombardements se faisait de plus en plus forte.



Devant l'étable, un chevreau et une poule dans les bras

En avril, c'est ma mère qui vint vers nous. Nous savions par le courrier qu'elle projetait cette visite. Cependant, les voyages en train, seul moyen de transport envisageable, étaient de plus en plus incertains. Sabotages des forces de la résistance et contrôles militaires de l'armée allemande s'ajoutaient à la dégradation d'un matériel ferroviaire qui n'était plus entretenu. On savait à la rigueur quand on partait mais on n'était jamais sûr d'arriver en un lieu précis à une heure déterminée.

Ma mère atterrit à Maurs-la-jolie, petite ville du Cantal située à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Cassaniouze. Là elle trouva un taxi qui accepta de la conduire au Soutoul. Le trajet était long dans le contexte de l'époque. L'autre difficulté était que, ne connaissant pas les lieux, elle ne savait pas comment dire au chauffeur où il devait précisément la conduire. Est-il utile de dire qu'il n'y avait pas le téléphone et que le seul moyen de communiquer était le courrier dont le délai d'acheminement était long et, exceptionnellement, les télégrammes. Les détails fournis par mon père, notamment l'existence d'une borne kilométrique qui par bonheur se trouvait au bord de la route sous la ferme, contribua sûrement à éclairer le conducteur.

Je devais avoir un pressentiment puisque je m'étais mis ce jour-là au sommet du pré qui domine la route. Je vois soudain une voiture qui s'arrête. Une femme en descend. Elle me voit. Je ne bouge pas. Elle m'appelle : "Gérard, Gérard !". Je réalise soudain ce qui se passe. Ma mère, ma mère est là ! Je bondis dans le pré, je cours, je saute par-dessus les rigoles, je cours encore et je me trouve près d'elle. Elle me dit étonnée : "Tu ne me voyais pas ?" Je lui réponds : " Non, tu étais trop belle, je ne te reconnaissais pas".

Il est vrai qu'elle était merveilleuse avec sa robe bleue, aux yeux du petit paysan que j'étais devenu en l'espace de quelques semaines. Si différente des femmes que je voyais ici.

Elle ne reçut pas le choc qu'avait subi mon père. Elle se souvenait sans doute des logements sans confort qu'elle avait connus avant son mariage et mon père l'avait certainement préparée. Son contact avec Mme Dureuil fut chaleureux. Il y eut quelques recommandations nous concernant j'imagine et puis des arrangements pour des échanges, typiques de cette période de guerre. Mme Dureuil, par exemple, lui enverrait du beurre et du lard par la poste et recevrait en échange des chemises militaires qu'on trouvait communément sur le marché marseillais. Ces chemises, très solides et chaudes à la fois, étaient prisées des gens du cru. Mme Dureuil pouvait elle-même en faire commerce autour d'elle.

Ce moment privilégié ne dura pas. J'avais à Marseille un petit frère, Robert, né en mai 1943, qui à moins de un an avait un besoin encore plus aigu que nous de sa mère. Elle repartit très vite auprès de lui et de mon père. Nous arrivions en mai, le mois joli, qui là-bas aussi donnait à la nature son renouveau printanier, du vert aux feuilles et des fleurs aux arbres et aux plantes. On vit sortir les animaux qui fascinent les enfants : les salamandres, jaunes et noires, qui ne sont pas des reptiles mais des batraciens, les serpents, des couleuvres impressionnantes par leur taille, des vipères, petites mais surnoisées à ce qu'on nous disait, des lézards verts, deux fois plus grands qu'un lézard gris, réputés capables d'attaquer et de mordre si on les provoquait.

Nous faisons le trajet aller-retour chaque jour de la ferme à l'école. Au début, pour des raisons d'économie, nous remontions au Soutoul pour le repas de midi. Puis André a craqué. Ses petites jambes n'ont pas résisté. Il n'avait d'ailleurs pas tout à fait l'âge d'aller à l'école. Il en fut dispensé l'après-midi. Je repartais donc seul après le repas et je remontais seul le soir. Puis la fermière eut pitié de nous. Il est probable que nos parents, qui entretenaient avec elle une correspondance assez suivie, l'aient exigé pour nous épargner des efforts qui n'étaient pas franchement utiles et qui ne favorisaient pas une bonne assimilation de la nourriture.

On lit dans une des lettres que je fus victime d'une invasion de boutons sur le corps. Il a été question que Marie Dureuil me conduise à l'hôpital d'Aurillac en consultation. Finalement, les choses ont dû rentrer dans l'ordre puisque ce déplacement n'eut pas lieu.

J'essaie désespérément, à ce propos, de me rappeler des détails sur notre hygiène de vie et sur l'hygiène de notre vie. Pour ce qui est de la nourriture, il fallait se contenter de ce que la ferme produisait. Jamais notre hôtesse n'allait au bourg acheter des victuailles qu'elle n'aurait d'ailleurs pas trouvées à cause des "restrictions".

Nous vivions à cette époque une période de rationnement qui interdisait la circulation et la vente des denrées essentielles comme la viande, le lait, l'huile ou le beurre. Le gouvernement distribuait aux familles des cartes, dites "de rationnement" avec des tickets qui autorisaient l'achat de quantités limitées, cent gramme de beurre par exemple. Les enfants, désignés par le terme "J3", bénéficiaient d'un régime de faveur. Le terme est passé un temps dans le langage courant pour désigner les adolescents. Il a perduré au-delà de la guerre dans les médias de l'époque, au théâtre et au cinéma.

J'ignore quel était notre statut, de ce point de vue, en tant que réfugiés. Je n'ai pas souvenir en tout cas que Mme Dureuil ait eu ces fameuses cartes en main et qu'elle en ait profité pour ses courses au bourg. Elle n'y allait d'ailleurs que très rarement. Pas même le dimanche pour la messe où les

femmes se faisaient pourtant un devoir d'assister. Les femmes seulement. Pour la plupart, les hommes attendaient leur conjointe au café, où ils consommaient invariablement des "canons". Un canon, c'était d'abord le contenant, un verre tronc conique de petite taille, et un contenu, du vin de production locale. Le Cantal n'ayant pas la réputation d'abriter de grands crus, c'était en réalité une assez vilaine piquette.

Pour revenir à l'hygiène tout court, je crois bien qu'il n'y en avait aucune. Je l'ai dit, nous faisons nos besoins dans la nature, une touffe d'herbes ou des feuilles tenait lieu de papier. Nous n'avions même pas de mauvais journaux. On ne se lavait ni le matin ni le soir. On ne faisait pas de toilette générale au gant ou dans une bassine comme à la ville. Et il est vraisemblable que ni la fermière ni sa bergère ne procédaient elles non plus à la moindre ablution. Comment d'ailleurs aurions-nous pu faire puisqu'il n'y avait aucune intimité ?

Le bombardement de Marseille : 27 mai 1944

Puis vint le 27 mai 1944. Ce jour-là, à 10h40 du matin, une escadrille de bombardiers américains, volant à plus de 5.000 mètres d'altitude pour échapper aux tirs de la DCA, lâchèrent sur Marseille un tapis de bombes destinées à la gare et au port. Les américains ne faisaient pas dans la dentelle. Pour éviter de subir des pertes en hommes et matériel, ils "arrosaient" le terrain de très haut en espérant par un calcul statistique que quelques bombes atteindraient leur cible. Pour les autres, elles pouvaient tomber n'importe où et faire des milliers de victimes, ils n'en avaient manifestement pas cure.



Manchette de journal de l'époque

Les sirènes de l'alerte avaient mugé, mais c'était courant. Les marseillais s'étaient habitués à les entendre pour un oui pour un non. Ils ne les prenaient plus tellement au sérieux. Ma mère se trouvait chez l'épicier quand elles se déclenchèrent. Une dame qu'elle connaissait était là avec sa petite fille de trois ans dans les bras. Ma mère l'invita à rentrer chez elle pour se protéger. Tous les immeubles avaient aménagé leurs caves pour faire face à un bombardement. "Non, dit-elle, je n'irai pas dans ma cave. J'ai trop peur de mourir enterrée sous les ruines".

Ma mère accéléra le pas pour rentrer se protéger chez elle. Contrairement à ceux du quartier, l'immeuble du 280 boulevard National était de construction récente, en béton armé. Mon grand-père, en professionnel de la mine, avait quelques connaissances empiriques de résistance des matériaux. Il avait conseillé à sa fille de se placer en cas de bombardement, entre deux poteaux armés qui portaient la structure de l'immeuble. Mon père et ma mère, tenant dans ses bras mon petit frère de 12 mois, se placèrent là en attendant la fin de l'alerte.

A ce moment, 134 bombardiers lourds de l'US Air Force remplirent le ciel du bourdonnement sourd mais puissant des escadrilles d'avions lourds. Les premières bombes tombèrent dans un fracas épouvantable et ce fut dix minutes de fin du monde. L'immeuble trembla mais tint bon. Mes parents eurent le sentiment que les bombes l'avaient encadré sans pourtant le toucher. S'étant assurés que l'alerte était finie, ils sortirent dans la rue.



Bombardier de l'US Air Force

Ils virent autour d'eux un paysage d'apocalypse. Des immeubles détruits, tous la proie des flammes, une rue éventrée, de la fumée et de la poussière, et des gens hagards qui couraient dans toutes les directions. Ma mère tomba face à cette femme rencontrée peu de temps auparavant. Hébétée, elle tenait dans ses bras sa petite fille morte, la moitié de la tête arrachée, en répétant "ma petite, ma petite ...". La gorge de ma mère se nouait et ses yeux se remplissaient de larmes quand il lui arrivait de nous en parler.



Enfant tué lors d'un bombardement, et sa mère (dessin au fusain)

Un rail de tramway de la ligne 75 qui parcourait tout le boulevard National, sous l'explosion d'une bombe, avait été projeté dans le ciel et se trouvait fiché dans le toit de l'immeuble. Une famille qui était restée là-haut chez elle pendant le bombardement, le vit pénétrer dans leur appartement et blesser à la tête leur fille de 5 ans.

Tout le quartier était la proie des flammes. Les secteurs les plus touchés furent les abords de la gare Saint Charles et le boulevard National. Le tunnel sous la gare, long de trois cents mètres a servi de piège aux nombreuses personnes qui y avaient cherché refuge. Il comportait à mi-parcours un orifice d'aération. Le sort a voulu qu'une bombe passe par là et explose à l'intérieur au milieu de la foule. Il y eut en cet endroit des centaines de morts.



Photo et commentaire d'époque : on voit au fond le Pont Transbordeur, peu de temps avant sa démolition

Toute notre famille vécut l'évènement. Mes grands-parents paternels et maternels, mes oncles, tantes et cousins. Sans aucune victime mais pour chacun d'entre eux, un énorme traumatisme.

Mon cousin Guy-Auguste Rivière, âgé alors de sept ans, se souvient de l'évènement :

"Je ne sais pas pourquoi, ce samedi matin 27 mai 1944, je n'étais pas à l'école. Je me trouvais seul à la maison rue Lessor (une rue qui n'existe plus aujourd'hui) chez un voisin retraité, Monsieur Alozi, qui, à son habitude, se tenait couché dans la petite alcôve au fond de sa chambre. Je me rappelle qu'il faisait beau. Je ne sais plus si la sirène a sonné (on s'y était habitué avec les fausses alertes) mais on a subitement entendu le bourdonnement sourd de moteurs d'avions qui devaient être nombreux si on en juge par le bruit qu'ils faisaient".

"J'ai pris peur. Là-dessus, j'entends une série d'explosions qui font un bruit d'enfer, comme jamais je n'en ai entendu. J'ai compris que c'étaient des bombes qui tombaient autour de nous. Monsieur Alozi lui aussi avait compris. Assis sur son lit, en chemise de nuit, il essayait de remettre ses pantoufles. Je l'ai aidé. On est sorti sur la coursive où notre voisine Madame Arrighi courait affolée en direction du couloir d'entrée qui donnait sur la rue. J'ai pris Monsieur Alozi par la main et nous sommes allés dans la même direction. C'est alors que j'ai vu ma mère courir vers moi. Tous ensemble, nous nous sommes blottis au fond du couloir qui nous semblait un lieu plus sûr, contre le mur où se trouvaient les boîtes aux lettres".

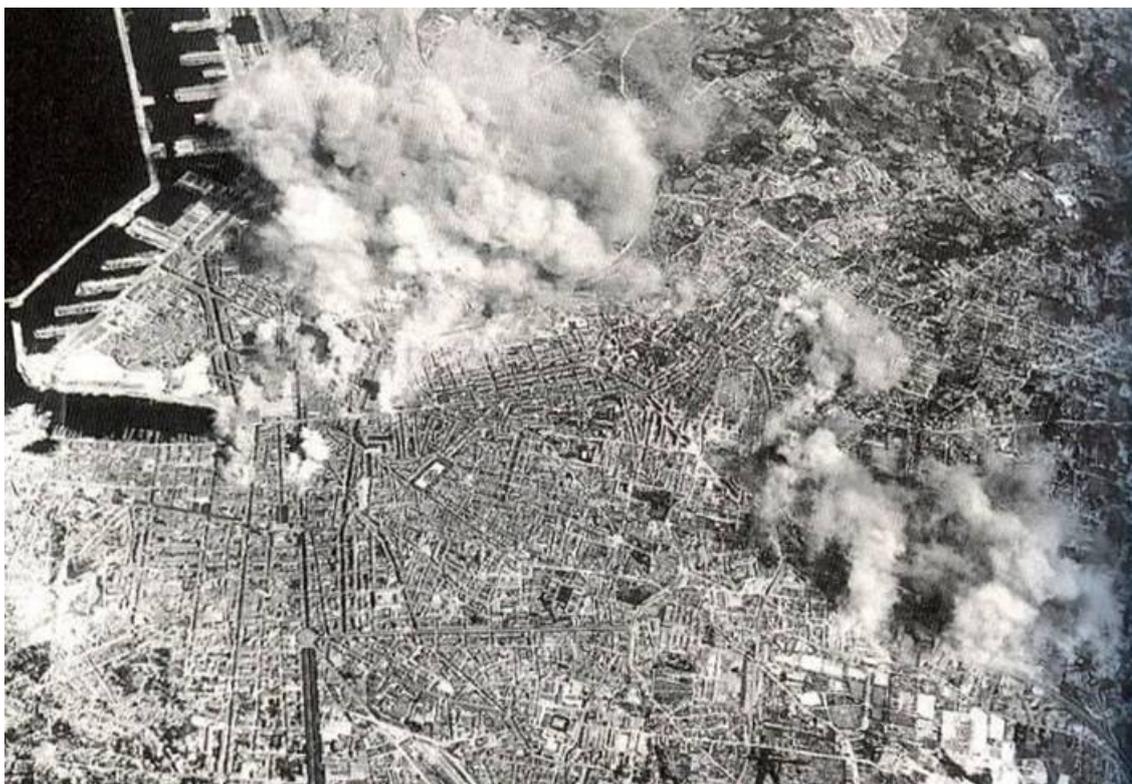
"D'autres personnes étaient venues là aussi. Il y avait Monsieur et Madame Mallet, les marchands de vin, dont le magasin était séparé du couloir par une porte, Madame Galantini et sa fille Josée, âgée de cinq ans tout au plus, et peut-être d'autres, je ne sais plus, mais je me souviens que nous nous serrions tous très fort les uns contre les autres, pour nous donner du courage, à défaut de chercher une protection. J'étais terrorisé et je pleurais. Pour me calmer, Monsieur Mallet prit un casque de la "résistance passive" qui était là pour les besoins de la cause, et me le mit sur la tête. A cet instant, il se produisit une détonation énorme, une explosion plus proche encore que les autres et la porte du couloir, qui était restée fermée, s'ouvrit brutalement tandis que tout le bâtiment tremblait. Elle frappa le mur avec une violence inouïe. Je portais comme tous les garçons de mon âge, des culottes courtes. Je sentis alors sur mes jambes nues une multitude de projectiles qui piquaient et brulaient ma peau comme des aiguilles incandescentes".

"Je ne saurais dire combien dura le bombardement. A-t-on entendu la fin de l'alerte sonner ? Je ne me rappelle plus mais je pense raisonnablement que oui. En tout cas, nous sommes sortis au carrefour des rues Lessor et Antoine Matteï avec le boulevard de Strasbourg et là j'ai ouvert tout grand les yeux pour découvrir le spectacle horrible qui s'offrait à nous. J'ai vu l'immeuble en face du marchand de vins totalement détruit, par cette bombe sans doute qui avait provoqué ce souffle terrible qui avait ouvert la porte du couloir. Il y avait de la fumée et de la poussière partout. Le sol était jonché de débris et de bouts de papier. En revanche, à cet endroit précis, les rues restaient désertes comme si personne encore ne s'était réveillé du cauchemar.

"Hébétés, nous avons porté notre regard effaré, sur le champ de ruines qui s'offrait partout devant nous. Il y avait devant la rue d'Amiens et la caserne des pompiers un terrain couvert de décombres, rue Kléber une fabrique de pâtes italiennes Cicioni dont il ne restait plus rien.

Quelques jours après, nous nous sommes enhardis à voir au-delà de chez nous ce qui s'était passé. Il n'y avait plus rien de la petite usine en face des bureaux et ateliers où travaillait la grand-mère de mes cousins, Constance Simonet ; détruit l'immeuble qui faisait l'angle des boulevards de Strasbourg et National ; disparu l'immeuble mitoyen du "cinéma National" ; un immeuble que je connaissais rue Hoche était réduit à l'état de débris et de pans de murs calcinés ; l'immeuble à l'angle du boulevard National et de la rue Loubon était détruit dans sa totalité. La raffinerie de sucre était dévastée".

"Je pense avec horreur que nous avons vécu cet évènement. Je ne souhaite à personne de subir dans sa vie une épreuve aussi atroce".



*Photographie prise au moment du bombardement par un avion de l'USAF – Smithsonian Institution
Blog F di Grégorio*

On se repère très bien. A gauche le Vieux-Port et la Joliette. Entre les deux, la rue de la République, qui forme un X avec le boulevard des Dames, qui monte vers la Gare St Charles. Au cœur du gros nuage de fumée, la Gare et le boulevard National. A cet instant, mon père, ma mère et mon petit frère se trouvaient là, avec plusieurs milliers d'autres marseillais

Mes propres parents, pour avoir vécu le drame à l'épicentre, en furent bouleversés. Très vite, se rappelant que leurs deux ainés sont en Auvergne, ils décident de faire leurs bagages pour nous rejoindre.

Il est probable que la nouvelle du bombardement et celle de l'exode de mes parents nous parvint simultanément. Pour ce qui me concerne, je ne fus ému ni de l'une ni de l'autre. Il était dit que Marseille devait être bombardée. C'était une telle évidence qu'il ne pouvait y avoir aucune surprise. Quant au risque que mes parents y perdent la vie, il ne m'effleurait pas vraiment. On avait commencé à profiter du printemps qui s'épanouissait dans la nature. Un dimanche de juin, avant l'arrivée de mes parents, Mme Dureuil nous conduit chez un fermier des bords du Lot, qu'elle connaissait. Il possédait des cerisiers près du pont de Coursavy, qui enjambe le Lot et assure le passage de la nationale 601 du Cantal vers l'Aveyron. Rendu fragile par des accotements instables, il a été fermé à la circulation dans les années 80 et remplacé par un nouvel ouvrage d'art à quelque distance de là. On peut toujours l'emprunter, mais à pied.



Journée "cerises" au bord du Lot. André porte une "barboteuse"

Pour ce plaisir de manger des cerises sur l'arbre, nous faisons 5 kilomètres à pieds pour aller et autant pour le retour. Nous faisons sous le soleil une pose photo sur les berges du Lot. Je mesure à ce propos la chance que nous avons eue de ne pas subir, comme beaucoup d'autres enfants qui ont vécu le traumatisme des bombes qui éclatent et qui tuent, l'épreuve qui ébranla mes parents au point de les faire fuir en laissant tout sur place.

Retrouvailles en Auvergne

Tout quitter et devenir réfugiés à leur tour n'était pourtant pas chose aisée. Mon père avait un emploi dans une entreprise de conditionnement de fruits secs d'Algérie (dattes, figues, raisins ...) et d'agrumes (oranges, mandarines ...). Une chance, si on peut dire, les échanges avec l'Afrique étaient interrompus du fait de la guerre. Le patron de l'affaire ne s'opposa pas au départ de son collaborateur, en lui donnant rendez-vous pour des jours meilleurs.

Il faut croire que le statut de réfugiés pour des adultes existait bel et bien, reconnu par le gouvernement de Vichy. Il ouvrait droit à des indemnités, qui permettaient aux intéressés de vivre pour peu qu'ils aient quelques économies en appoint. J'ai vu mon père, par la suite, prendre son vélo tous les mois pour aller au chef-lieu de canton, Montsalvy, percevoir cette aide financière.

J'imagine qu'il y eut une vague concertation préalable avec Mme Dureuil, et on vit un beau jour du mois de juin 1944, quatre mois après nous, nos parents et leur petit dernier arriver au Soutoul. Sachant le peu d'espace dont on disposait, la situation ne pouvait être que provisoire, mais il me

semble qu'elle dura tout de même quelques mois, sans doute jusqu'au mois d'août. Mes parents, rassurés de se sentir en sécurité, et heureux d'avoir retrouvé leurs enfants, à défaut de confort, prirent les choses en mains dans cette ferme et Mme Dureuil s'en montra ravie.

Il est vrai qu'il y eut au Soutoul, à ce moment- là, une ambiance de renaissance que Jean Giono décrit avec beaucoup de talent dans "Regain". La ferme était plus propre, plus accueillante, on y respirait du bonheur, les alentours profitaient du savoir-faire de mon père qui bâtissait ça et là des édifices utiles aux tâches journalières, telle cette cabane en planches qu'il construisit pour abriter le gros chaudron et le foyer où se préparait la nourriture des cochons, un mélange de petit lait de chèvre, d'orties pilées, et d'un peu de farine de sarrasin.



La famille au Soutoul, décembre 1944



Sur la barrière du Soutoul,, décembre 1944

Mes parents furent aussi la providence pour Mme Dureuil. Elle déclara un jour qu'elle souffrait de la gorge. Le mal empira très vite. Elle dut s'aliter en proie à une fièvre qui lui ôta toutes ses forces. Mes parents comprirent que c'était grave. Dans ce cas, on appelait le docteur, ou plutôt on allait au bourg le chercher. La malade toute seule ne l'aurait pas fait. Mon père prit son vélo et grimpa les cinq kilomètres à vive allure. Quand il fut au chevet de sa patiente pour l'ausculter, le médecin constata qu'elle avait un "phlegmon à la gorge". On n'utilise plus beaucoup le mot de nos jours. Le phlegmon est un abcès qui se loge autour des amygdales.

En l'absence de soins, sans antibiotiques, la malade était perdue. Il prit son bistouri et, sans aucun anesthésique, pratiqua une incision de l'abcès. Ce geste, un peu brutal, sauva la vie de la malade. Il suffit ensuite qu'elle attendît l'élimination du pus en s'aidant de gargarismes à l'eau salée pour que la plaie se cicatrise et qu'elle retrouve la santé. Elle décréta depuis lors que mon père lui avait sauvé la vie et l'histoire se transmet dans la famille qu'elle fonda avec son mari retrouvé, dès la fin de la guerre, en adoptant Gilles, qui devint leur enfant.

L'été de 1944 était bien installé. L'école était finie et on profitait plus que jamais de la ferme et des joies qu'elle procurait à des enfants de notre âge. Nous avions notre "tricycle", celui que j'avais réclamé dans ma première lettre. Comment était-il venu, je ne saurais le dire, mais il était bien là. C'était notre jeu favori avec Dédou. Nous descendions à tombeau ouvert dans les chemins en pente, en levant les pieds au-dessus des pédales. La course se finissait souvent dans le talus ou dans le fossé, au milieu de cris de joie et de douleur mêlés.

Nos brodequins usés, nous avons opté pour des sabots, des vrais en bois, avec cette lanière de cuir qu'on fixait sur le dessus par quatre clous, de façon à ajuster la chaussure et la maintenir sur le pied. Au début, on se cognait en permanence les chevilles qui, une fois meurtries, devenaient encore plus vulnérables. Et puis, par une espèce de miracle, on s'y habitua, les chevilles cicatrisaient et on devenait experts dans le maniement de ces chaussures. On apprenait aussi à les bourrer de foin ou de paille pour un meilleur confort du pied.

Par période, l'été en particulier, on décidait d'aller nu-pieds. Les premiers pas étaient douloureux car on trouvait naturellement de tout sur le sol, jusques et y compris, des fragments de bogues de châtaignes, mais il se formait très vite un cal qui rendait nos dessous de pieds résistants à toute épreuve. Il arrivait pourtant qu'une ampoule se forme, grosse comme une prune, pleine de liquide. Il ne fallait pas s'affoler. On plantait une aiguille dans la peau morte, avec un fil à l'extrémité. Elle traversait l'ampoule (qu'on appelait du nom provençal de "bouffigue") de part en part et on laissait le fil à l'intérieur. Il faisait office de mèche et le liquide s'écoulait gentiment tandis que l'ampoule se desséchait pour finalement peler et disparaître.

Le sabotage du pylône géant

La résistance à l'occupation allemande se faisait plus active avec la perspective d'un débarquement des alliés. Dans cet endroit perdu de l'Auvergne profonde, tout juste propre à produire des châtaignes, on ne voyait ni allemands ni maquisards. Un matin pourtant, sur la crête de la montagne qui nous faisait face, en direction de l'est, sous la ligne électrique à haute tension dont on apercevait trois ou quatre pylônes, on put voir distinctement des individus qui s'affairaient dans les bruyères en direction du pylône principal.

Ce pylône trônait à l'extrémité de la crête. Il soutenait (et continue à remplir la même fonction de nos jours) trois câbles de courant triphasé à très haute tension qui véhiculaient l'énergie produite par une centrale à Decazeville, en direction du plateau du Cantal vers le nord. Leur portée dépassait vraisemblablement le kilomètre d'une courbe élégante en cosinus hyperbolique. En ce point, on domine la vallée du Lot, qui coule quelque 300 mètres plus bas. En face vers le sud, on retrouve le même régime de hauts plateaux, creusés à leur tour par endroits, par des ruisseaux tels que le Dourdou qui passe au pied de la montagne de Conques, dans l'Aveyron.

Pour rester sur le haut des plateaux en traversant la vallée du Lot, EDF avait décidé de tendre les câbles entre deux grands pylônes de part et d'autre de la rivière. Celui que nous pouvions voir de notre poste d'observation était majestueux. Très haut, doté de trois bras pour supporter les isolateurs qui tenaient les câbles, il ressemblait à un Géant de la mythologie. Il inspirait de la crainte et du respect. Personne des alentours n'avait osé s'aventurer dans son Olympe. Pour y faire quoi, d'ailleurs. Cette crête était inculte, livrée à une végétation sauvage et clairsemée.

Que pouvaient donc y faire ces hommes qui avaient l'air de fourmis ? On put les voir rassemblés au pied du pylône pendant cinq à dix minutes. Puis, ô stupeur, ils se mirent à dévaler le monticule où siégeait le pylône comme s'ils fuyaient un danger. Au bout de quelques instants, on vit une gerbe de feu immense au pied du pylône qui le fit jaillir verticalement au-dessus de sa base. Quelques secondes plus tard, le bruit d'une fantastique explosion nous parvint. Le pylône, soutenu par ses câbles, sembla hésiter puis lentement il s'abattit tandis des courts-circuits provoquant des étincelles mirent le feu aux broussailles.

Les hommes qui avaient procédé au sabotage n'étaient plus visibles maintenant. Ils avaient pris la fuite en direction d'une position de repli. Les incendies s'éteignirent très vite et le calme revint. Dans les jours qui suivirent, on eut la visite de soldats allemands. Ils interrogèrent les adultes puis partirent comme ils étaient venus. Cette action priva de courant toute une région. C'était son but. Pour notre part, elle n'eut aucun impact sur notre mode de vie puisque, par chance, nous nous éclairions encore à la lampe à carbure.

Le pylône fut reconstruit après la libération, strictement à la même place. Le nouveau est tout aussi grand que l'ancien mais il est plus pyramidal, ce qui lui retire un peu de sa ressemblance à un être humain. Ses longs bras ont disparu au profit de poutrelles triangulées sans doute aussi efficaces mais voilà : ses bras ne sont plus des bras, ce sont des moignons. En dépit de sa taille, il a perdu de sa majesté.

Déménagement "au Château"

Sitôt arrivés, mes parents socialisèrent avec les habitants des fermes environnantes. La tâche n'était pas aisée car l'habitat est dispersé dans cette région où la forêt, jadis de châtaigniers, occupait une surface considérable, au point que la région tout entière s'appelait "la châtaigneraie". Je veux dire par là qu'il fallait marcher longtemps pour se rendre chez les autres. La famille pourtant ne tarda pas à être connue et appréciée dans un bon nombre de fermes. Ma mère sut être une confidente de femmes qui n'avaient pas beaucoup parlé jusque là de questions personnelles. Diplômée de coiffure, elle leur coupait les cheveux et les coiffait, à l'occasion d'une noce ou d'une fête au village. On sait à quel point ces moments sont propices aux échanges, jusqu'aux plus intimes.

Mon père lui se distinguait par son talent de chanteur. Dans toutes les réunions, il poussait la chansonnette, ces airs des années 30 dont il connaissait par cœur les paroles. Les auvergnats, pourtant modérément portés vers l'art, la fantaisie ou le spectacle, craquaient volontiers lorsqu'il entonnait "*ça sent si bon la France*" ou "*quand la bruyère a fleuri*". Les marques de sympathie affluaient.

C'est pourquoi il ne leur fut pas trop difficile de trouver un logement. Une famille leur prêta (gratuitement me semble-t-il) un logement situé dans un hameau au nom prestigieux de "Château de Rocquemaurel".

De nos jours, la famille de Rocquemaurel fait partie du gotha français. Son plus illustre représentant est le baron Gérard de Rocquemaurel qui est président du groupe Hachette-Fillipacchi. Il n'a pas oublié ses racines. Il lui arrive de traîner ses guêtres à Cassaniouze pour se recueillir sur les vestiges du passé hobereau de sa famille. Il échange quelques mots avec les habitants du lieu puis tire sa révérence. Il n'y a pas de velléité de sa part d'acquiescer quoi que ce soit de son domaine passé. Ceci n'empêche pas les propriétaires actuels d'espérer qu'un jour il paiera à prix d'or une étable ou un séchoir à châtaignes.

C'est donc à la fin de l'été 1944 que nous quittons Mme Dureuil pour prendre possession d'une maisonnette d'une pièce et demie. A cinq, c'était forcément étroit. Il arriva plus tard que la sœur de ma mère et ses deux enfants, Guy et Reine, viennent nous rejoindre. Une autre sœur vint ensuite nous retrouver, portant le total à 9 personnes. Les périodes de guerre sont propices aux records en tout genre. J'atteste en tout cas qu'à aucun instant nous n'avons souffert de cette surdensité.

"Le Château" était à un kilomètre au nord du Soutoul en direction du bourg de Cassaniouze. En reprenant l'école en septembre, nous abandonnons la petite classe de St Projet pour l'école communale de Cassaniouze dans le bourg. Le trajet n'était plus que de quatre kilomètres, que nous faisons à pieds matin et soir, en bande avec tout ce que le secteur comptait d'enfants dans notre tranche d'âge.



La famille autour du vélo paternel, surnommé "le tank"

Noël dans les ruines de Marseille



Marseille avant la tragédie de la guerre et des bombardements. Vue depuis les pentes de N.D. de la Garde. On voit encore debout : le Pont Transbordeur, les immeubles du Vieux-Port, la Mairie, la Cathédrale, l'Hôtel-Dieu, le clocher des Accoules

Mes parents avaient laissé à Marseille le reste de leur famille : grands-parents des deux côtés, sœurs et neveux du côté de ma mère. Tous avaient subi le bombardement du 27 mai et un second, moins sévère, le 16 août. Assez sérieux toutefois pour que la maison où vivaient les parents de ma mère soit endommagée et devienne inhabitable. Ils avaient été relogés à proximité dans une maison d'un étage dont ils occupaient une partie du rez-de-chaussée. Pas tout à fait misérable mais plutôt indigente. Depuis qu'ils avaient quitté leur Andalousie natale, où leur maison de village était petite mais coquette, leur statut ne s'était pas amélioré.

Mon grand-père avait été victime d'un accident du travail dans une explosion de mine. Il s'en était suivi un nez cassé, une belle frousse et la terreur de reprendre ce genre d'activité. De ce fait, il avait sacrifié sa technicité et depuis l'évènement il se contentait de travaux de manœuvre dans le bâtiment. Son manque d'ambition s'en accommodait assez bien

Mon grand-père paternel avait été marin. Lui aussi avait eu son traumatisme. Une nuit de 1910, son bateau engagé dans la brume du détroit de Gibraltar, se fit percuter au flanc par un cargo et coula aussitôt. Lui, ne sachant pas nager, eut la chance de saisir une pièce de bois qui, béni soit Archimède, le remonta en surface où il fut repêché par le bateau qui les avait éperonnés.

Il fut guéri de la mer pour toujours et vécut ensuite de sa pension de marin et d'un petit boulot d'auxiliaire dans le tabac. Sa femme, de son côté, travaillait comme comptable dans une entreprise de travaux de réparation de navires. C'étaient de tout petits bourgeois, assez fiers d'occuper un appartement confortable de la "Société Immobilière" de Marseille, correctement meublé et équipé d'un "lieu d'aisance" avec cuvette et chasse d'eau surélevée qu'on actionnait en tirant une poignée au bout d'une chaînette.

Un peu avant Noël 1944, mes parents décident que mon père et moi allions rendre visite à la famille à Marseille. Ce retour fut une aventure en soi. Le fonctionnement des trains, dans cette période qui a précédé la libération, était totalement aléatoire. Les horaires ne voulaient plus rien dire tant ils étaient peu respectés et le trajet était parsemé d'embûches. De nombreux ponts avaient été sabotés. Ils étaient soit endommagés soit carrément détruits et remplacés par des ponts de substitution mis en place par le génie.

Le premier objectif fut d'atteindre Toulouse. Le trajet fut long. Dans le compartiment, par chance, on fait la connaissance d'un homme qui nous prend en sympathie. Il vit à Toulouse. Gentiment, voyant que nous serons obligés de passer la nuit là-bas en attendant un train pour Marseille, il nous propose de dormir chez lui. Proposition acceptée, nous n'aurons pas besoin de chercher un hôtel.

Départ le lendemain pour Marseille. Le trajet fut long une fois de plus. Il fallut deux heures environ pour traverser le Rhône à Beaucaire sur un pont de fortune. Les rails posés sur des billots de bois donnaient l'impression de tenir par miracle tandis que le train avançait au pas. Il me semblait à chaque instant qu'il allait basculer dans le fleuve, dont la largeur m'impressionnait.

Dès notre arrivée en gare Saint-Charles, il était visible que la ville avait subi des outrages. Ce fut plus dramatique encore en descendant la rue Honorat vers le boulevard National. Pathétique en arrivant dans notre quartier. On voyait des immeubles éventrés aux parois noircies par le feu, qui laissaient voir l'intérieur des logements en toute indiscretion, les papiers peints qui avaient jusque là décoré les pièces qui s'exhibaient sans pudeur aux yeux de tous les passants, des restes de meubles accrochés à ce qu'il restait de planchers.

La chaussée défoncée avait été réparée en hâte pour parer au plus pressé mais les rails du tram n'avaient pas été reposés, comme si on s'attendait à de nouvelles interventions de ces alliés dont on pouvait attendre notre libération mais aussi notre mort.



Marseille, bombardement du 27 mai 1944, boulevard de Strasbourg

Notre immeuble était là, debout. Il y avait quelques traces d'éclats sur une façade noircie par la fumée mais on voyait qu'il avait tenu bon et qu'il avait eu beaucoup de chance car tout autour était détruit. L'ancienne raffinerie qui occupait un espace important à une centaine de mètres de l'immeuble était un tas de ruines. Selon mon père, une quarantaine de bombes étaient tombées sur le secteur.

Les parents de mon père avaient été déplacés par les autorités. Ils n'avaient pas été autorisés à rester dans leur immeuble de la Joliette près du port, une cible des alliés au même titre que la gare et les voies de chemin de fer. On leur avait attribué un petit appartement rue Francis de Pressensé, près de la porte d'Aix. C'était un peu surprenant car, quand on connaît Marseille, on sait que la porte d'Aix est proche de la gare. Connaissant la précision des bombardiers américains, cette adresse ne garantissait absolument pas d'échapper à un nouveau massacre.

Mes grands-parents en étaient bien d'accord. Profitant de la générosité d'un de leurs amis, ils partirent un peu plus tard dans la banlieue, précisément aux Aygalades, un faubourg sans charme au nord de la ville.

Noël se passe avec eux. J'étais leur enfant préféré étant né le premier. Je crois que j'eus même un petit cadeau, un de ces jeux en bois qu'on trouvait malgré la guerre, des cubes me semble-t-il, qu'on assemblait pour former une image. Une image qu'on pouvait renouveler six fois en changeant les faces.

On fait aussi le tour de la famille. Elle a survécu, elle continue à survivre, on se dit qu'on approche maintenant de la fin. Les nouvelles nous encouragent à le penser. On vante aussi auprès d'eux les mérites de ces lieux où nous avons la chance de vivre en paix et de connaître le charme de la campagne et de la ferme. L'Auvergne, le Cantal, Cassaniouze résonnent comme des paradis que chacun, à l'exception des plus âgés qui ne veulent pas bouger en dépit des circonstances, a une forte envie de connaître.

Le retour n'a laissé qu'un vide dans ma mémoire.

La vie reprend son cours au "Château". C'est à cette période que les amitiés se nouent. Elles durent encore aujourd'hui. Près de nous vivait la famille Penou. Le père était fermier et maçon de surcroît. Il y avait déjà quatre ou cinq enfants : Raymond, l'ainé, Simone, Marinette et Geneviève. Un cinquième enfant est né à cette époque : Anne-Marie ; par la suite trois autres vinrent accroître le nombre : Denise, Gérard et Marie-France. Les deux aînés étaient sérieux et réservés. Marinette aimait jouer. Geneviève avait une délicieuse frimousse et une coiffure "afro", des cheveux denses et bouclés qui la faisaient ressembler à une poupée. Au-delà, c'étaient encore de tout petits enfants dont on se préoccupait peu.

La famille vivait dans la petite maison des parents Penou, nichée sur l'éperon rocheux de l'ancien château de Rocquemaurel. On imagine la promiscuité qu'ils devaient affronter sachant qu'il y avait aussi les grands-parents. Une famille qui avait une forte propension à s'étendre. Aussi le père décida-t-il de construire tout seul une maison nouvelle, avec son savoir-faire, à quelque cent mètres de là, un peu plus haut sur le versant de la montagne.

Nous l'avons vu tracer les fondations puis poser les pierres plates en schiste gris du pays les unes sur les autres, en utilisant de l'argile brune comme liant. Je me passionnai très vite pour cette technique. Nous dérobiais mon frère et moi un peu d'argile dans la réserve du maçon et nous jouions à construire une maison en modèle réduit à partir de morceaux de roche ramassés sur le chantier.

Il fallut peu de temps au maçon père de famille pour bâtir sa maison de ses mains. Je ne suis même pas sûr qu'il ait eu un aide pour mener à bien cette tâche mais l'hypothèse paraît peu réaliste. Un jour en tout ces, la famille migra vers la maison neuve où chacun put bénéficier d'un volume plus grand pour vivre et s'épanouir.

Le 8 mai 1945

Il arriva enfin ce jour qui mit un point final à la guerre. On ne connut pas de soubresauts significatifs à Cassaniouze. Les allemands n'avaient pas été très présents, les résistants non plus. Surtout de notre point de vue à quatre kilomètres du bourg, lui-même à 40 kilomètres du chef-lieu Aurillac. Il m'en reste comme souvenir les cloches de l'église qui sonnèrent à la volée toute la journée.

On dit que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Mon frère et moi avons tous deux des souvenirs précis des mois de notre exode. Des mois et des années qui suivirent, il reste peu de choses. Je manque de repères pour me remémorer le contenu des années 1945 et 46. J'en suis réduit à des conjectures. Comment expliquer que notre cousin germain Guy Auguste Rivière se soit trouvé avec nous à la maison et sur les bancs de l'école de Cassaniouze ? Il affirme que c'est mon père qui l'a ramené de Marseille. Il faut en conclure que mon père est retourné en mission à Marseille après l'armistice.

Il avait de multiples raisons de le faire. Vérifier que notre logement n'avait pas été occupé en notre absence, par exemple. Faire le point avec son patron, Henri Daurces, sur les perspectives de redémarrage de l'entreprise, en sommeil depuis le début des années 40. Et puis, bien sûr, revoir ses parents et ses beaux-parents, qui avaient eux subi les privations, les bombardements et l'évacuation de leurs logements.

Au moment des vacances scolaires, en juillet-août, d'autres personnes de la famille vinrent nous rejoindre. La sœur de ma mère et sa fille Reine. A croire que notre modeste deux pièces était élastique.

Le 14 juillet fut célébré dans la joie et l'exubérance. On vit arriver des baraques de foire et, ô surprise, un manège du type "pousse-pousse" sur lequel la jeunesse fit les quatre-cents coups. Le mode opératoire consistait pour les conscrits, qui tenaient le haut du pavé en la circonstance, et se répandaient en criant "vive la classe" (en patois auvergnat) à se placer derrière une jeune fille dont ils briguaient les faveurs et à s'arranger pour la saisir à la taille, en s'attardant sur le reste (tout est permis dans un manège, un peu comme au bal), pour finir par une impulsion énergique qui l'envoyait haut dans les airs en lui faisant décrire une trajectoire qui résultait des effets de la force centripète, de la gravité ordinaire, et des forces de Coriolis dues au catapultage dans l'espace.

Grisées par ces sensations fortes, les jeunes filles étaient toutes disposées à de plus amples concessions, que les conscrits exploitaient sans trop de vergogne, sous l'œil bienveillant de leurs aînés qui, pousse-pousse mis à part, n'avaient pas agi autrement de leur temps.

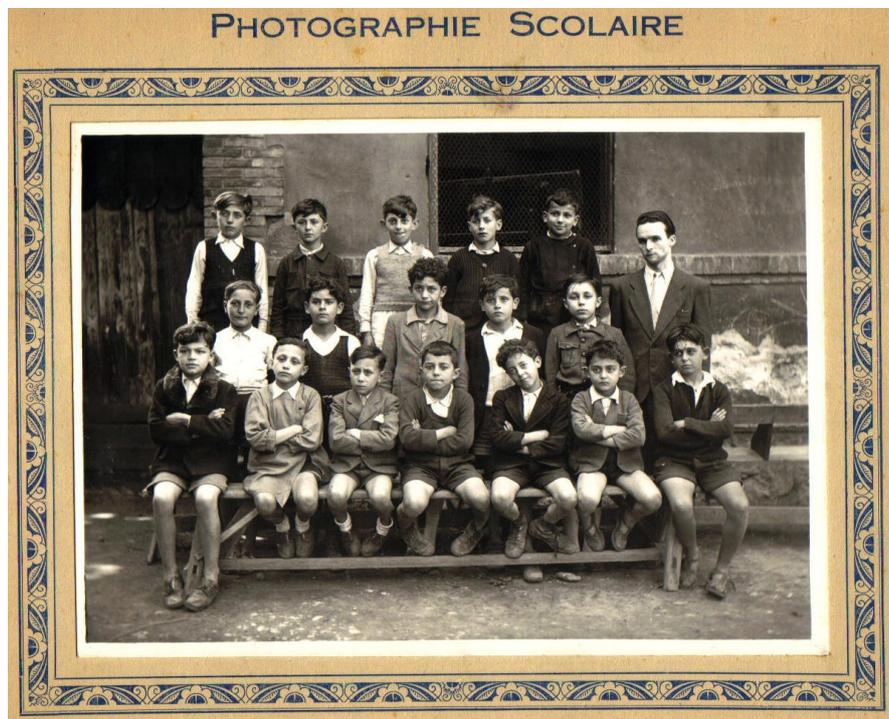
A ce point, nous aurions dû logiquement rentrer chez nous à Marseille. Si ce n'est que mon père était en "chômage technique" puisque l'activité de son employeur n'avait pas encore repris, pour cause d'absence d'échanges avec l'Afrique du Nord. Son patron lui suggéra de rester là où il était quelques mois encore. C'est pourquoi l'année scolaire 1945-46 s'engagea une fois de plus à Cassaniouze. Au printemps 46, mes parents annoncèrent à nos maîtres d'école que devions partir. L'histoire dit – mais est-ce vrai ? – qu'ils rétorquèrent qu'ils regrettaient de voir partir de si bons élèves.

Le récit se termine sur la photo de classe qui nous réunit à nouveau, en 46, mon frère André (dit Dédou) et moi sur les bancs de l'école Timon David de Saint-Mauront, à Marseille. C'est la fin de l'aventure, la fin de l'histoire. Un an après, je passai l'examen d'entrée en 6^{ème} au lycée Saint Charles et fus admis. André restera trois ans encore dans cette école avant de me rejoindre au lycée.

Il faut une chute à toute histoire. La mienne n'a rien d'une métaphore car c'est d'une vraie chute qu'il s'agit. J'ai dit que je souffrais d'une éventration depuis l'opération de l'appendicite-péritonite en 1943. Dans cette année de mes 9 ans, Ginette, la fille de nos voisins de palier se marie et me demande, sachant que je servais la messe comme enfant de chœur, d'officier aux côtés du curé pour la cérémonie. J'accepte bien sûr mais voilà qu'au beau milieu du sanctus, quand il s'agit d'activer les sonnettes suivant le rite, je perds connaissance et me retrouve sur le sol au pied de l'autel.

Emotion dans l'église. La cérémonie s'acheva sans moi.

Le docteur de famille consulté déclara qu'il convenait de ne plus attendre pour réparer mon péritoine. L'intervention eut lieu peu de temps après et le chirurgien précisa qu'il avait trouvé des adhérences qui expliquaient mon malaise. Je passai à nouveau en salle d'opération et restai une semaine en clinique d'où je sortis définitivement réparé, prêt à faire face à la vie.



Ecole de Saint-Mauront - 1946 - Gérard et André, n° 2 et 3 en bas à partir de la gauche